Le
jugement de midas

opéra En 3. actes

LE JUGEMENT DE MIDAS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN PROSE

MÊLÉE D'ARIETTES:

Representée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, ordinaires du ROI, le Samedi 27 Juin 1778.

Par M. D'HELE.

Musique de M. GRÉTRY.



Prix 30 sols.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permission.





AVERTISSEMENT.

QUELQUES Perſonnes auſſi bien inſtruites que bien intentionnées, ont eu ſoin de publier que cette Pièce n'étoit qu'une Traduction du MIDAS Anglois, Opera burleſque en un Acte : ceux qui ſçavent les deux Langues, & qui ont aſſez de loiſir & de patience pour comparer les deux Ouvrages, verront juſqu'à quel point cette aſſertion eſt fondée.



ACTEURS.

APOLLON,	M. Clairval.
MERCURE,	M. Menier.
MIDAS, *Bailli de Village*,	M. Rosiere.
PALEMON, *Fermier*,	M. Nainville.
MOPSA, *femme de Palemon.*	Me. Moulinghen.
LISE } *Filles de Palemon & de Mopsa.*	Mlle. Billioni.
CLOÉ }	Mlle. Dugazon.
PAN, *Bucheron*,	M. Narbonne.
MARSIAS, *Berger*,	M. Trial.



LE JUGEMENT DE MIDAS.

COMÉDIE.

Le Théâtre représente une plaine, terminée par des montagnes. L'ouverture, qui ne commence que quand la toile se lève, imite le bruit silencieux qui annonce l'Aurore ; insensiblement elle prend le caractère de l'orage. On voit les éclairs, on entend le tonnerre, qui va toujours en augmentant. Enfin la foudre tombe avec le plus grand fracas, & Apollon est précipité du ciel. Dans le même instant, un Pâtre qu'on apperçoit à peine dans le lointain, se sauve tout effrayé, & laisse tomber son manteau ; l'ouverture reprend peu-à-peu son premier caractere, en marquant davantage le lever du Soleil ; Apollon sort des broussailles, où il avoit été précipité.

SCÈNE PREMIERE.

APOLLON.

Je respire encore !... Quelle chûte !.. Jupiter, tu as voulu mettre mon immortalité à l'épreuve...

mais, quoi ! Si je t'ai raillé ſur tes amours, devant ta tendre moitié, une plaiſanterie méritoit-elle une pareille réprimande ? Faut-il nous rappeller toujours que tu es le maître du tonnerre ? Et ne ſçais tu répondre que par des foudres ? Voila donc le Soleil qui s'élève ! Et ce n'eſt plus moi qui le conduis... O toi qui occupes la place d'Apollon, courtiſan heureux, qui as ſçu profiter de ma diſgrace, crois-moi, que mon malheur te ſerve de leçon, & ne t'aviſe pas, s'il eſt poſſible, d'avoir plus d'eſprit que ton Maitre... mais à quoi ſert-il de faire éclater un vain dépit ? Puiſqu'on m'a réduit à jouer le rôle d'un dieu terreſtre, ſongeons à tirer parti de ma ſituation... Où aller ?.. Quel chemin prendre ?... Ce ſentier pourroit me conduire à quelque hameau... je n'ai pas la force de marcher... ſi j'avois ici mon pauvre Pégaſe... encore pourrais-je m'en ſervir ?... Il y a ſi longtems que perſonne ne le monte !... mais que vois-je ?.. Un manteau !.. la dépouille de quelque malheureux Pâtre ! n'importe, il faut s'en ſervir. (*Il met le manteau.*) Sous ce déguiſement le Poète le plus clairvoyant ne reconnoîtroit pas Apollon... aſſeyons nous... je ſuis d'une laſſitude & d'une triſteſſe !.. Quand tout m'abandonne, voyons ſi mon Art me reſte, pour calmer mes ennuis. (*Il s'aſſied ſur un rocher.*)

ARIETTE.

Doux charme de la vie,
Divine mélodie,
Viens, viens, par tes accens,
Porter le calme dans mes ſens.

SCÈNE II.

APOLLON, PALEMON.

PALEMON.

DIEUX, quel orage !... Par bonheur il eſt paſſé... oh ! oh !

APOLLON, *continuant l'air,*

Signale pour moi ta puiſſance,
Tu dois obéir à ma voix.
Je ſuis l'auteur de ta naiſſance,
Du Dieu qui te forma, viens recevoir des loix.

PALEMON.

Comme ce garçon chante ! (*Avec tranſport.*) Où êtes-vous, M. le Bailli ?

APOLLON, *continuant l'air.*

Que du Dieu du Tonnerre
J'éprouve la colere,
Qu'il épuiſe ſur moi ſes traits ;

Que le séjour céleste,
Me soit interdit à jamais;
Si ton secours me reste,
Cet asyle à mes yeux
Deviendra le séjour des Dieux.

PALEMON.

Je n'y comprends rien, mais j'en suis tout ému.

APOLLON, *fin de l'air.*

Doux charme de la vie,
Divine mélodie,
Viens, viens, par tes accens,
Porter le calme dans mes sens.

PALEMON.

Ce garçon m'intéresse, parlons lui... bon jour l'ami... tu me parois bien triste!

APOLLON.

Hélas! Ce n'est pas sans raison.

PALEMON.

Et tu chantes?...

APOLLON.

Oui, cela me console.

PALEMON.

J'ai bien entendu chanter, mais jamais dans ce goût là... sûrement, tu n'es pas de ce pays?

APOLLON.

Il est vrai, j'arrive.....

PALEMON.

De là haut ? (*Montrant les montagnes.*)

APOLLON.

Oui, tout à fait de là haut.

PALEMON.

Tu as fait bien du chemin.

APOLLON.

Et en fort peu de tems.

PALEMON.

Écoute, tu me trouveras curieux, mais, je ne ſçais comment cela ſe fait... tu m'inſpires de l'intérêt... qu'eſt-ce qui t'amène dans ce pays ?

APOLLON.

La néceſſité.

PALEMON.

Sçais-tu quelque métier ?

APOLLON.

Non, j'ai toujours été un vaurien.

PALEMON.

En ce cas, tu as ſervi.

APOLLON.

Oui, & je ſuis Muſicien.

PALEMON.

Eh bien, tant mieux c'eſt ici le pays de la Muſique. M. le Bailli en eſt fou. Il voudroit nous ren-

dre tous Muficiens, auffi eft-il fameux partout à la ronde. Tu en as fûrement oui parler ?

APOLLON.

Son nom ?

PALEMON.

Midas.

APOLLON.

Je vous jure que non.

PALEMON.

C'eft fingulier, mais revenons à toi. Qu'on foit Muficien les jours de fête, c'eft très-permis ; mais les autres jours il faut fçavoir s'occuper plus utilement. Tu as fervi, dis-tu ?

APOLLON.

Oui, chez un très-grand Seigneur.

PALEMON.

Mauvais fervice que cela ! Et pourquoi l'as-tu quitté ?

APOLLON.

J'ai été indifcret. Un jour, j'ai ofé plaifanter Monfieur, fur fes amourettes, devant Madame.

PALEMON.

Et l'on t'a mis à la porte ?

APOLLON.

Oui, d'une maniere très-brutale, & nouvelle.

PALEMON.

Quel étoit ton emploi chez ce très-grand Seigneur?

APOLLON, *regardant le Soleil & soupirant.*

J'y conduisois un char.

PALEMON.

Tu n'as point de certificat?

APOLLON.

Non.

PALEMON.

Tu peux t'en passer, ton certificat est sur ta figure : ah ça, venons au fait, je m'appelle Palémon. Je suis fermier, je puis te donner de l'emploi, je n'ai point de char à faire conduire, mais je t'offre une charrue.

APOLLON.

Une charrue! à moi!

PALEMON.

A toi, & pourquoi pas?

APOLLON.

C'est que je n'y entends rien.

PALEMON.

Eh bien, tu l'apprendras; écoute.

DUO.

PALEMON.

D'abord je donne de bons gages
Dix écus. . .

APOLLON.

Paſſe pour les gages.

PALEMON.

Et bien nourri . . .. Quatre repas.

APOLLON.

C'eſt trop pour moi.

PALEMON.

Tu les auras,
Et moyennant ces avantages,
Voici tout ce que tu feras ;
C'eſt peu de choſe, & tu verras
Que ce n'eſt rien, & tu diras,
On ne m'a pas voulu tromper,
Je ne pouvois pas mieux tomber.

APOLLON.

Ménagez-moi, j'en ai beſoin,
Je viens de loin,
Et je crains bien de ſuccomber.

PALEMON.

Au point du jour il faut être levé.

APOLLON.

Jamais, ſans moi, le jour ne s'eſt levé.

PALEMON.

Puis, tour-à-tour, avec courage,
Vacquer au labourage,
Au jardinage.

APOLLON.

Voilà bien de l'ouvrage.
Je ne ſuis point au travail élevé.

PALEMON.

Planter, ſemer, & moiſſonner,
Battre le bled, faucher, vanner.

APOLLON.

C'eſt trop d'ouvrage.

PALEMON.

Bon, bon, courage,
Tu t'y feras;
C'eſt peu de choſe, & tu verras
Que ce n'eſt rien (& tu diras,)
On ne m'a pas voulu tromper,
Je ne pouvois pas mieux tomber.

APOLLON.

Ménagez-moi, j'en ai beſoin,
Je viens de loin,
Et je crains bien de ſuccomber.

PALEMON.

Puis ma femme eſt une diableſſe,
Qui volontiers prend de l'humeur;
Il faut ſavoir, avec adreſſe,
La diſpoſer en ta faveur.

APOLLON.

C'eſt trop d'ouvrage,
Le labourage,
Le jardinage,
Enſemencer & moiſſonner,
Battre le bled, faucher, vanner;
C'eſt trop, c'eſt trop, je ne peux pas.

PALEMON.

Tu t'y feras,
Tu t'y feras....
Mais, quand viendront les jours de fête,
Tu pourras nous répéter
Quelque chanſonnette.

APOLLON.

A-t-on la force de chanter,
Quand, tout le long d'une ſemaine,
On a ſouffert autant de peine....
A-t-on la force de chanter?

PALEMON.

Et tu feras danſer mes filles.

APOLLON.

Eh! quoi, vous avez donc des filles?

PALEMON.

Oui, j'en ai deux, & très gentilles.

APOLLON.

Ce ſont, ſans doute, des enfans....

PALEMON.

Des enfans de quinze à ſeize ans.

APOLLON, *à part.*

Deux filles,
Gentilles,
Et de quinze à ſeize ans!
(*à Palémon*).
Le labourage?

PALEMON.

Le labourage.

APOLLON.

Le jardinage?

PALEMON.

Le jardinage.

ENSEMBLE.

Planter, ſemer.

APOLLON.

Allons, allons, j'ai du courage;
Le travail ne me fait pas peur.

PALEMON.

Tant-mieux, tant-mieux; c'eſt à ton âge,
Qu'on travaille avec plus d'ardeur;
C'eſt marché fait.

APOLLON.

De tout mon cœur.
Je ferai donc danſer vos filles?

PALEMON.

Tu feras danſer mes filles.

APOLLON.

Vous les dites bien gentilles?

PALEMON.

Aſſurément bien gentilles.

APOLLON.	PALEMON.
Allons, allons, j'ai du courage;	Tant-mieux, tant-mieux, c'eſt à ton âge,
Le travail ne me fait pas peur.	Qu'on travaille avec plus d'ardeur.

PALEMON.

Ainſi, nous voilà d'accord.

APOLLON.

Et... vous avez deux filles ?

PALEMON.

Oui : mais, qui ne le feront pas longtems, car demain je les marie.

APOLLON.

Vous les mariez ! Quoi ! vous vous en féparez.

PALEMON.

M'en féparer, pour refter là avec ma femme ! non, non ; quoique mariés, nous ne ferons tous qu'un feul ménage.

APOLLON.

A la bonne heure. Oui, vous avez raifon ; il faut les marier ; j'aime qu'on fe marie. Vos filles, fans doute, font contentes des époux qu'on leur donne ?

PALEMON.

Oui, oui, affez.

APOLLON.

Affez ! c'eft bien, très bien.

PALEMON.

C'eft Monfieur le Bailli qui a arrangé tout cela. Je t'ai déja dit qu'il eft fou de mufique, notre Bailli ; & , comme mes filles paffent pour être les meilleures chanteufes du village, il a voulu abfolument les marier avec les deux meilleurs chanteurs, Pan, le bucheron, & Marfias, le berger.

APOLLON

APOLLON.

Voilà un Bailli qui ſonge à la poſtérité.

PALEMON.

Je te raconterai tout cela, chemin faiſant. Viens, Camarade.

APOLLON.

Volontiers.... car....

PAN *chante dans la couliſſe.*

REFREIN de l'Air: *J'en ferai la folie.*

C'eſt qu'elle eſt jolie, ma mie,
C'eſt qu'elle eſt jolie.

PALEMON *à Apollon.*

Paix, ecoute.

PAN *dans la couliſſe.*

Même Air.

On dit que le mariage
Eſt une folie;
Que l'oiſeau pris dans la cage,
Bientôt s'en ennuie:
Moi, de bon cœur, je m'y ſoumets;
Pour moi l'himen a des attraits;
C'eſt qu'elle eſt jolie, ma mie,
C'eſt qu'elle eſt jolie.

PALEMON.

C'eſt Pan, le bucheron, un de mes gendres futurs.

APOLLON.

Quoi ! ce beau chanteur !

PALEMON.

Lui-même. Comme il vous ronfle ça, hein ?

APOLLON.

Avec un goût exquis ! quel chant brillant ! L'autre gendre eſt-il de cette force-là ?

PALEMON.

Qui, Marſias ? Ah ! c'eſt une toute autre maniere. D'abord entre nous, je ne puis pas le vanter, car c'eſt le favori de ma femme ; mais il faut être juſte, c'eſt qu'il chante.... comme perſonne ; c'eſt un chant !... là.... un chant tendre.... un chant qui....

APOLLON.

Qui fend le cœur ?...

PALEMON.

Non, qui fend l'oreille.

APOLLON.

Cela doit être touchant.

MARSIAS, *dans la couliſſe.*

Air :

D'un amant qui t'implore,
Amour, amour, ſers les tendres deſirs....

APOLLON.

Ciel ! que veulent dire ces cris affreux ?

PALEMON.

C'eſt lui-même, c'eſt Marſias.

APOLLON.

Qu'a-t-il donc ?

PALEMON.

C'eſt qu'il chante.

APOLLON.

Je ne m'en ſerois pas douté.

MARSIAS, *continue ſon air.*

Accorde à mes ſoupirs
L'aimable objet que j'adore.

PAN, *dans la couliſſe oppoſée.*

REFREIN.

C'eſt qu'elle eſt jolie, ma mie,
C'eſt qu'elle eſt jolie.

APOLLON.

Ah! les barbares! ſi nous partions?

PALEMON.

Je voudrois leur parler. Attends; tu as beſoin de repos : tu vois cette ferme, c'eſt la mienne. Vas-y de ma part, je t'y rejoindrai.

APOLLON.

Très-volontiers.

PAN ET MARSIAS, *dans la coulisse.*

Air : *Banissons la mélancolie.*

PAN.

Rions, Chantons :
Célébrons, Célébrons
La Fête
Qu'Amour apprête.
Rions, Chantons,
Célébrons, Célébrons.

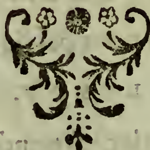
Air : *Aimons, aimons-nous.*

MARSIAS.

Rions, & chantons
La fête
Qu'Amour apprête.
Rions & Chantons.

APOLLON.

Fuyons, fuyons.



SCÈNE III.

PALEMON, *seul.*

Ce garçon a quelque chose qui me revient singulierement; je le ferai chanter ce soir devant M. le Bailli, il en sera tout émerveillé.

SCÈNE IV.

PALEMON, PAN.

PAN.

Ah! vous voilà, beau-pere! de la joie morbleu! de la joie.

PALEMON.

Tu vas au bois?

PAN.

Oui, j'y vais travailler comme quatre, car je vous préviens que ce soir je compte manger comme dix.

PALEMON.

Ne crains rien, il y aura de quoi. Tu sais que M. le Bailli nous a promis d'en être.

PAN.

Et je vous réponds qu'il tiendra sa parole.

PALEMON.

As-tu vu Marsias ?

PAN.

Quand il s'agit d'un repas, notre Bailli n'est pas homme à reculer.

PALEMON.

Dis donc, as-tu vu Marsias ?

PAN.

Je l'ai entendu l'imbécille; il est par-là bas avec son troupeau.... Vous avez fait là un beau choix!... Pauvre Lise ! le sot mari qu'on te donne !

PALEMON.

Je le sais aussi bien que toi; mais que veux-tu ? M. le Bailli qui te protége, le protége aussi. D'ailleurs ma femme en est folle autant que tu lui déplaîs. Ainsi, pour l'engager à consentir à ton mariage avec Cloé, il a bien fallu souffrir celui de Marsias avec Lise.

PAN.

Mais il falloit convaincre votre ſemme. . . Et lui prouver.... lui perſuader....

PALEMON.

Moi lui prouver! lui perſuader !.... Ah ! mon ami, cela ne m'eſt plus poſſible.

PAN.

Pourquoi donc ? n'étes-vous pas le maître ? Et devez-vous ſouffrir ?...

PALEMON.

(*Avec un ſoupir*).

Hélas ! mon cher, que veux tu ? chaque choſe a ſon tems.

ARIETTE.

Dans mon jeune âge,
Ah ! qu'il n'en étoit pas ainſi !
Quand ma moitié faiſoit tapage,
Je lui prouvois que j'étois ſon mari ;
Soudain plus calme & plus tranquille,
Elle écoutoit,
Elle cédoit,
Elle approuvoit,
D'un air docile.
J'étois un Roi dans ma maiſon ;
J'avois, j'avois toujours raiſon.
Ce tems n'eſt plus, & la vieilleſſe,
A mon tour, m'a rendu plus doux.
Soit indolence, ſoit foibleſſe,
J'ai de la peine à me mettre en courroux.

Quand par ſes cris elle m'excéde,
Je laiſſe agir,
Aller, venir:
Sans diſcourir,
C'eſt moi qui céde;
Ou, ſi je veux crier plus fort,
J'ai toujours tort, j'ai toujours tort.

PAN.

Allez, allez, beau-pere, votre exemple ne m'effraye pas, & je me ſens d'humeur à avoir raiſon juſqu'à cent ans.... (*Appercevant Marſias.*) Mais voici quelqu'un qui aura toujours tort.



SCÈNE V.

PALEMON, PAN; MARSIAS, *en Berger, une houlette à la main & en chantant.*

MARSIAS.

Accorde à mes ſoupirs
L'aimable objet....

PAN.

Bon jour, le langoureux.

MARSIAS.

Bon jour, l'étourdi...... Cher Palémon, quand finirez-vous mes tourmens?

PALEMON.

Mais je crois qu'ils finiront demain.

MARSIAS.

Je me jette à vos pieds.

PALEMON.

Ce n'eſt pas la peine.

PAN.

Ce ſoir nous ſoupons chez le beau-pere, avec nos futures.

MARSIAS.

Ah!

PAN.

Et demain les noces.

MARSIAS.

Ah !

PAN.

Et demain au ſoir..... (*Il le contrefait.*) Ah !

MARSIAS.

Fi donc ! tu me fais rougir.

PAN.

Le pauvre nigaud !

TRIO.

PAN.	PALEMON.	MARSIAS.
Quand je ſonge au bonheur Qui va payer ma flamme ; A la plus vive ardeur J'abandonne mon ame.		Quand je ſonge au bonheur Qui couronne ma flamme, Une douce langueur S'empare de mon ame.
Dans cette attente, Qui m'enchante, Je ſens ranimer mes deſirs.		Je ſens redoubler mes ſoupirs.
Dans cette attente, Qui m'enchante, Je ſens ranimer mes deſirs.		Je ſens redoubler mes ſoupirs.

PAN.	PALEMON.	MARSIAS.
Ma petite Cloé, Par ſon air enjoué, Ragaillardit mon cœur.		Liſe, l'aimable Liſe A mes vœux eſt promiſe: Quel bonheur enchanteur
Je veux ſans ceſſe La combler d'amitiés: Cher Palemon, quel bien je vous devrai!	Que votre cœur Dans la tendreſſe Trouve ſans ceſſe Le vrai bonheur. Mes chers enfans, je le partagerai.	Je veux ſans ceſſe Soupirer à ſes pieds. Cher Palémon, quel bien je vous devrai!



SCENE VI.

Les Acteurs précédens, MOPSA.

QUATUOR.

MOPSA.

AH ! vous voilà, mon cher époux ;
Mais, entre nous, y penſez-vous ?
Sans prendre l'avis de perſonne,
Vous recevez dans la maiſon
Un jeune étranger, un garçon
Nouveau venu dans ce canton,
Et vous me croyez aſſez bonne
Pour l'endurer ;
Sans murmurer ?
Non, non, non, non.

PALEMON.

Non, non, non, non.
Vous, aſſez bonne! vous, aſſez bonne !
Je ſçais trop bien
Qu'il n'en eſt rien.

MOPSA.

Sans prendre l'avis de perſonne,
Mon cher mari diſpoſe, ordonne,
Et ſans daigner me conſulter.

MARSIAS, *à Palémon.*

Vous auriez dû la consulter.

PAN, *à part.*

Tais-toi donc, tu vas l'irriter.

PALEMON, *à Mopsa.*

S'il vous plaisoit de m'écouter.

MOPSA.

Mais .... mais . : ...

PALEMON.

Paix.
Vous le sçavez ; avec courage,
Tant que j'ai pû, j'ai fait l'ouvrage.
Toujours ardent, toujours dispos,
J'ai suffi seul à mes travaux.
Le tems, le tems à qui tout cede,
M'en ôte à présent le moyen.
Ma femme, ma femme, un peu d'aide
M'est nécessaire, j'en convien.

MOPSA.

On le sçait bien,
On le sçait bien.

PALEMON.

Ah ! c'est trop me piquer.
Quoi ! sans injures,
Quoi ! sans murmures,
Ne peut-on s'expliquer ?

MOPSA.

Soit, mais ſans répliquer,
Je veux qu'il ſorte,
Je veux qu'il ſorte.
Eſt-ce aſſez m'expliquer ?

PAN, *à Palémon.*

Oui, vous avez raiſon;
Mon papa, tenez bon.

MARSIAS, *à Mopſa.*

Vous avez bien raiſon;
Oui, maman, tenez bon.

MOPSA.

Mais quel eſt-il ?

PALEMON.

Joli garçon.

MOPSA.

De quel pays?

MARSIAS.

Quel eſt ſon nom?

PALEMON.

Je n'en ſais rien;
Mais je ſais bien
Qu'il me convient.

MOPSA.

Peut-on raiſonner de la ſorte?

PAN ET MARSIAS.

Ne vaut-il pas bien mieux qu'il ſorte?
Soyez ferme ; ne cédez pas,
Et moquez-vous de ces débats.

PALEMON.

Et puis, ma femme, c'eſt qu'il chante!
Sa voix eſt douce, ſéduiſante;
Quand notre Bailli l'entendra,
Tu verras ce qu'il t'en dira:
Toi-même, quand il chantera,
Je ſuis ſûr qu'il te charmera.

MOPSA.

Il n'importe,
Je veux qu'il ſorte;
Il ſortira,
Notre Bailli le chaſſera.

PALEMON.

Il reſtera:
Je veux qu'il reſte, il reſtera:
Moi, je vous dis qu'il reſtera;
Le Bailli le protegera.

PAN.

Soyez ferme, ne cédez pas,
Et moquez-vous de ces débats.

MARSIAS.

Soyez ferme, ne cédez pas,
Notre Bailli le chassera.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECOND.

Le Théâtre change & représente une Chambre de la Maison de PALEMON ; *on y voit d'un côté* LISE *filant au rouet, & de l'autre* CLOÉ *arrangeant des guirlandes.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE ET CLOÉ,

DUO.

(ENSEMBLE, *mais à part.*)

NON, non, ma mere,
Non, non,
Vous n'avez pas raison.
En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire ?
Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raison.

LISE, *à part.*

Quelle figure !

CLOÉ, *à part.*

Quelle tournure !

LISE.

Qu'il a l'air doux!

CLOÉ.

Qu'il a l'air fin!

LISE.

Dans ſon maintien que de nobleſſe!
Dans ſes regards que de tendreſſe!

CLOÉ.

Quel œil fripon! quel œil malin!

ENSEMBLE.

LISE.

Ah! quand j'y penſe,
Marſias! quelle différence!

CLOÉ.

Ah! quand j'y penſe,
Pauvre Pan! quelle différence!

LISE ET CLOÉ.

Non, non, ma mere;
Non, non, vous n'avez pas raiſon:
En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire?
Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raiſon.

LISE, *à Cloé.*

Que dis-tu de ma mere?
Pourquoi tant de colere
Contre cet étranger?

CLOÉ.

Hélas ! c'eſt qu'à mon pere
Cet étranger ſait plaire ;
Il faut bien s'en venger.

LISE.

Quoi ! tout de bon ?

CLOÉ.

Oui, tout de bon.

LISE ET CLOÉ.

Le malheureux garçon !

LISE.

Quelle figure !

CLOÉ.

Quelle tournure !

LISE.

Qu'il a l'air doux !

CLOÉ.

Qu'il a l'air fin !
Quel œil fripon ! quel œil malin !

LISE.

Heureuſe la Bergere
Qu'à toute autre il préfère !

CLOÉ.

Heureuſe la Bergere
Qui charmera ſon cœur !

LISE.

Qu'en penſes-tu, ma ſœur ?

CLOÉ.

De qui me parles-tu ?

LISE.

Mais, de cet inconnu.

CLOÉ.

Je ne l'ai vu qu'à peine.
Toi-même, qu'en dis-tu?

LISE.

A peine l'ai-je vu.

CLOÉ.

Oh! je n'en doute pas;
C'eſt l'heureux Marſias
Qui te tient ſous ſa chaîne.

LISE.

C'eſt Pan, le joyeux Pan
Qui te paroît charmant.

CLOÉ.

Mais conçois-tu ma mere?
Pourquoi tant de colere,
Contre cet étranger?

LISE.

Hélas! c'eſt qu'à mon pere
Cet étranger ſait plaire;
Il faut bien s'en venger.

LISE ET CLOÉ.

Non, non, ma mere,
Non, non,
Vous n'avez pas raiſon.
En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire?
Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raiſon.

CLOÉ.

Ma chere Liſe, je te trouve bien triſte, pour la veille d'un mariage!

LISE.

C'eſt que je fais des réflexions ; mais toi qui n'en fais jamais, tu me paroîs bien rêveuſe !

CLOÉ.

Tu épouſes un Berger qui t'adore.

LISE.

Ton Bucheron n'aime que toi.

CLOÉ.

J'en conviens ; mais c'eſt une terrible choſe que le mariage, plus le moment approche, & plus il devient effrayant.

LISE.

Hélas oui. Ce qui m'afflige, c'eſt mon pere. Il n'a jamais aimé Marſias ; mon mariage va lui faire bien de la peine.

CLOÉ.

Et ma mere !.. Elle qui n'a jamais pu ſouffrir le bucheron, mon mariage va lui donner bien du chagrin.

LISE, *ſongeant à Apollon.*

Ce pauvre garçon dort toujours ?

CLOÉ.

Oui, la haut dans le grenier.

LISE, *à part, regardant la porte du grenier.*

Ah ! mon pere !

CLOÉ, *à part, & regardant de même.*

Ah ! ma pauve maman !

LISE, *à part.*

Je l'entends, il va deſcendre, je ſerois curieuſe de lui parler.

CLOÉ, *à part.*

J'entends du bruit... Il ſe leve... Je meurs d'envie de cauſer avec lui.

LISE, *à part.*

Si elle pouvoit s'en aller !

CLOÉ, *à part.*

Si elle pouvoit partir !

LISE.

Cloé !

CLOÉ.

Liſe !

LISE.

Tu devrois ſonger à te parer pour la fête.

CLOÉ.

Tu devrois avoir le même empreſſement.

LISE.

Vas-y ; je t'y rejoindrai.

CLOÉ.

Vas-y toi-même ; je te ſuis dans le moment.

LISE, *à part.*

Quelle opiniâtreté !

CLOÉ, *à part.*

Quel entêtement !

LISE.

Eh bien, puiſqu'il faut ſuivre tous tes caprices, allons-y enſemble.

CLOÉ.

Allons... j'y conſens... (*à part.*) Mais j'enrage.

(*Elles ſortent.*)



SCÈNE II.

APOLLON, *seul.*

GRACES à l'ami Morphée, me voilà rétabli des fatigues de mon voyage... Où sont donc les deux sœurs ?.. Elles sont charmantes !.. Ah ! Jupiter, tu as cru me punir, mais si tu les connoissois, tu quitterois l'Olimpe, pour être à ma place.

ARIETTE.

Par une grace touchante,
Une mine intéressante,
Lise me plaît & m'enchante ;
C'est la tendre volupté !
Oui, mon âme en est éprise ;
Pour elle un Dieu s'humanise ;
C'en est fait, je suis à Lise...
Si je ne suis à Cloé.
Cloé, vive & semillante,
Par une gaîté piquante,
Une franchise innocente,
M'invite à suivre sa loi.
Dans ses traits, dans son langage,
D'Hébé je trouve l'image.
C'en est fait, Cloé m'engage...
Si Lise me laisse à moi.

Lise! Cloé! toutes deux me sont cheres,
Et m'inspirent les mêmes feux...
Les courtiser toutes les deux,
Pour un mortel, c'est trop d'affaires,
Mais pour un Dieu,
Ce n'est qu'un jeu.

Mais il faut leur plaire... Quoi donc ? est-ce que l'air du Village est contagieux ? Vais-je devenir modeste ? Oui, objets charmans, je vous aime, & vous m'aimerez aussi, n'en doutez pas. Mais cette mere si revêche, si acariâtre, & qui est si fort prévenue contre moi, si elle s'avisoit de me mettre à la porte, comment faire pour gagner son esprit ?.. Lui conter fleurette !.. Non, ce seroit trop manquer aux droits de l'hospitalité, & tout Dieu que je suis, je ne m'en sens pas capable... Le charme de la mélodie pourroit-il la séduire ? Non ; elle est vieille & méchante... Employons tout uniment... Mais, la voici.



SCENE III.

APOLLON, MOPSA.

MOPSA.

Que fais-tu là, grand pareſſeux ? eſt-ce que tu ne ſais que dormir ?

APOLLON.

Oui ! ce n'eſt pas là mon ſeul talent ; mais j'attendois vos ordres.

MOPSA.

Mon mari ne t'en a-t-il pas donné ?

APOLLON.

Il me ſeroit plus doux de les recevoir de ſa femme.

MOPSA.

Sa femme te prie donc de rebrouſſer chemin, & de t'en retourner bien vîte... là... d'où tu es venu.

APOLLON.

Le retour ſeroit un peu difficile.

MOPSA.

D'où viens-tu ? On n'en ſait rien. Tu es tombé ici comme des nues.

APOLLON.

Oui, à peu près.

MOPSA.

Et tu prétends y reſter malgré moi ! mais ne t'in-

quiete pas : ce ſoir je te ferai donner ton congé de la belle maniere.

APOLLON.

Je ne l'attendrai pas, Madame, je pars. J'ai toujours ſu prévenir les deſirs d'une maitreſſe, ſur-tout quand elle a bien voulu me faire l'honneur de me renvoyer.

MOPSA.

Je ne te croyois pas tant d'eſprit.

APOLLON.

Vous m'avez jugé un peu ſéverement.

MOPSA.

Mais mon mari t'en dédommage.

APOLLON, *d'un ton mépriſant.*

Votre mari !

MOPSA.

Comment !

APOLLON.

Ma franchiſe pourroît vous déplaire, & malgré votre injuſtice...

MOPSA.

Non, non ; écoute : je ne ſuis pas auſſi injuſte que tu le penſes : j'aime la franchiſe.

APOLLON.

Hé bien : puiſque vous le voulez, je vous dirai donc que votre mari me paroît... Mais vous vous fâchez !

MOPSA.

Oh ! que non.

APOLLON.

C'eſt que la tendreſſe conjugale....

MOPSA.

Je ferai un effort pour la ſurmonter. Eh bien! mon mari?

APOLLON.

Ah! le pauvre homme!

MOPSA.

Il l'a déjà deviné!

APOLLON.

Cela n'eſt pas bien difficile. Avec quelle étourderie n'en a-t-il pas agi à mon égard! Me prendre à ſon ſervice ſans me connoître! ſans vous conſulter! Ah! le pauvre homme! s'il marie ainſi ſes filles....

MOPSA.

Oh! doucement; j'y ai mis bon ordre, quant à l'aînée.... Pour la cadette, il a voulu abſolument en diſpoſer, il la ſacrifie à un bucheron, un....

APOLLON.

Quoi! à ce Pan!

MOPSA.

Tu le connoîs?

APOLLON.

Non, mais je l'ai rencontré en quittant Palémon qui m'en avoit parlé; & j'ai bien vu que c'eſt un perſonnage auſſi groſſier, auſſi butor....

MOPSA.

Que mon mari....

APOLLON.

Précifément.

MOPSA, *à part.*

Ce garçon n'eft pas fi fot.

APOLLON, *à part.*

Je la tiens.... Adieu, Madame.... Je vous quitte, puifque j'ai le malheur de vous déplaire.

MOPSA.

Et moi, je veux que tu reftes. Ecoute mon enfant, je ne fuis pas comme mon mari, je n'aime les gens que lorfque je les connois. Je vois à préfent que tu as des mœurs, de l'honnêteté, tu peux compter fur mon amitié.

APOLLON.

Quel bonheur pour moi ! Mais voici Palemon.



SCENE IV.

APOLLON, MOPSA, PALEMON.

PALEMON.

Ah ! vous voilà enſemble ! à ce ſoir ma femme, nous verrons s'il ſortira ; M. le Bailli en décidera.

MOPSA.

Je n'ai que faire de ſa déciſion.

PALEMON.

Oh ! tu en paſſeras par-là ; tu ſais nos conventions.

MOPSA.

Que le Bailli en décide comme il voudra, moi j'entends qu'il reſte.

PALEMON.

Qu'il reſte !

MOPSA.

Oui, qu'il reſte ; entends tu ? je le veux.

PALEMON.

Oh ! oh ! voici du nouveau, par exemple. Quoi ! nous ſommes d'accord ! Mais, camarade, comment donc as-tu arrangé cela ? Eſt-ce que tu fais des prodiges ?

APOLLON.

Oui, je m'en mêle quelquefois.

PALEMON.

Nous en aurions grand besoin dans cette maison. Ah! si tu pouvois nous délivrer de ce nigaud de Marsias!

MOPSA.

Ah! si tu pouvois nous débarasser de ce butor de Pan!

PALEMON ET MOPSA.

Ce seroit-là un prodige!

APOLLON.

Je ferai mon possible pour vous contenter tous deux.



SCÈNE V.

APOLLON, MOPSA, PALEMON, LISE, CLOÉ.

PALEMON.

COMME te voilà brave, ma petite Cloé ! le cœur te bat d'impatience, je le vois bien ; mais conſole-toi ; il viendra, ce ſoir.... Mais qu'a donc ta ſœur ? elle paroît bien triſte.

MOPSA, *à Liſe.*

Approche, ma chere amie.... Cette robe te va à ravir, je ne t'ai jamais vue ſi bien, la couleur en eſt tendre ; c'eſt Marſias qui l'a choiſie.

LISE.

Elle me paroît bien fade.

MOPSA.

Elle eſt ce qu'il faut un jour de noces. Aſſis-toi.

(*Elle fait aſſeoir Liſe à côté d'elle, Apollon ſe retire au fond du Théâtre, tandis que Cloé s'aſſied avec Palémon à l'autre côté*).

QUINQUÉ.

PALEMON, *à Cloé.*

Je te donne, ma chere,
Pour époux, ton amant,
Qui t'aime tendrement ;
Attentive à lui plaire,
Tu peux te faire
Le ſort le plus charmant.

MOPSA, *a Liſe.*

Je te donne, ma chere,
Un époux complaiſant,
Qui t'aime rendrement ;
Qui, ſoigneux de te plaire,
Pourra te faire
Le ſort le plus charmant.

PALEMON, *à Cloé.*

Prends ſoin dans ton ménage
D'avoir toujours la paix ;
Que ton mari jamais
N'ait lieu de prendre ombrage ;
C'eſt à lui de tout ordonner,
C'eſt à l'époux à gouverner.

MOPSA, *à Liſe.*

Veux-tu dans ton ménage
Avoir toujours la paix ?
Ne te laiſſes jamais
Réduire en eſclavage ;
C'eſt à toi de tout ordonner,
C'eſt à la femme à gouverner.

PALEMON.

PALEMON, *à Lise.*

N'écoute point ta mere.

MOPSA, *à Cloé.*

N'écoute pas ton pere,

ENSEMBLE.

PALEMON.

C'eſt à l'époux à gouverner,
C'eſt à lui de tout ordonner.

MOPSA.

C'eſt à la femme à gouverner,
C'eſt à toi de tout ordonner.

APOLLON, *à part.*

Gentilles roſes.
A peine écloſes,
Vous me charmez,
Vous m'enflammez.

PALEMON ET MOPSA.

Tu gardes le ſilence.

APOLLON, *à part.*

Vers vous mon cœur s'élance.

PALEMON ET MOPSA.

Mais.... tes yeux diſtraits
Trahiſſent tes ſecrets.

APOLLON, *à part.*

Moi, dans leurs yeux
Je lis bien mieux.

PALEMON, *à Cloé.*

Ton cœur n'aſpire
Qu'au doux moment.

MOPSA, *à Lise.*

Ton cœur ſoupire
Pour ton amant.

APOLLON, *à part.*

De leur deſir ſecret
Je devine l'objet.

CLOÉ.

Ah ! mon pere !

LISE.

Ah ! ma mere !

PALEMON ET MOPSA,

Va, ton cœur ſera content.

LISE.

Il me regarde tendrement.

CLOÉ.

Il me ſourit malignement.

APOLLON, *à part.*

Charmans objets, je vous entends.

CLOÉ.

Quel coup d'œil enchanteur !

LISE.

Quel regard ſéducteur !

CLOÉ ET LISE.

Ses yeux s'animent ;
Ce qu'ils expriment,
Je le ſens dans mon cœur.

APOLLON, *à part.*

Leurs yeux s'animent ;
Ce qu'ils expriment,
Je le ſens dans mon cœur.

PALEMON ET MOPSA.

Tes yeux s'animent,
Tes yeux expriment
Le ſecret de ton cœur.

MOPSA.

Ah çà, mon mari, ſonge que nous avons des emplettes à faire pour la fête de ce ſoir. M. le Bailli eſt difficile.

PALEMON.

Oui, & l'ami Pan a bon appétit.

MOPSA.

Quant au pauvre Marſias, il n'en a gueres, il eſt trop amoureux... allons toi, Cloé, tu viendras avec nous... toi, ma bonne amie, tu garderas la maiſon. Marſias pourroit venir.

CLOÉ.

Vous feriez mieux, maman, d'emmener ma ſœur avec vous ; je vous réponds que j'aurai bien ſoin de la maiſon.

MOPSA.

Comment, comment ! Je crois que tu prends exemple de ton pere, tu veux auſſi contrarier !

Non, te dis-je, tu viendras avec nous. (*A Apollon.*) Pour toi... (*A Palémon.*) Son nom?

PALEMON.

Son nom? C'eſt... c'eſt... ma foi, je ne le ſçais pas.

APOLLON, *à part.*

Ma foi, ni moi non plus.

MOPSA.

Ah quel homme! prendre un garçon ſans ſçavoir ſon nom! (*A Apollon.*) Comment t'appelles-tu, mon ami?

APOLLON.

Alexis, pour vous ſervir.

MOPSA.

Alexis!

LISE.

Ah le beau nom!

CLOÉ.

Le joli nom!

MOPSA.

Il eſt fort joli ce nom-là.

PALEMON.

Le nom!.. Le nom!.. le nom n'y fait rien.

MOPSA.

Eh bien, Alexis, tu iras dans le jardin nous cueillir un beau panier de fruit.

APOLLON.

J'y cours, Madame. (*A part.*) J'aurai donc un tête-à-tête ! Ah la charmante mere !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MOPSA, PALEMON, LISE, CLOÉ.

MOPSA.

Il eſt fort poli ce garçon là.

PALEMON.

Oh ! je me connoîs en hommes, moi.

MOPSA.

(*A Liſe.*) Adieu, ma chere enfant : cette fête eſt pour toi ; oh dame ! je veux qu'elle ſoit belle. (*A Palémon.*) Allons, Monſieur le connoiſſeur. (*A Cloé.*) Allons, petite fille. (*Ils ſortent.*)



SCÈNE VII.

LISE, *seule.*

CETTE fête est pour moi ! quelle fête ! Alexis !.. Je desirois de lui parler, ce moment s'approche, & je tremble ! ... Mais pourquoi trembler ? Ce moment peut-être va me guérir de mon erreur.

ARIETTE.

Toi ! qui fais naître dans mon ame
Un trouble tout nouveau pour moi,
Pour triompher de ma naissante flamme,
Viens, me prêter des armes contre toi.
Sous des dehors si séduisans,
Si tu n'as que des sentimens
Tels que ton état les inspire,
Mon cœur échappe à ton Empire.
Non, tu n'es point à redouter :
Mais de tes traits si la noblesse
S'unit à la délicatesse,
A la douceur, à la tendresse,
Comment surmonter ma foiblesse ?
Cher Alexis, comment te résister ?
Toi qui fais naître dans mon ame
Un trouble tout nouveau pour moi,
Pour triompher de ma naissante flamme,
Viens me prêter des armes contre toi.

Le voici, comment lui cacher mon embarras ?

SCÈNE VIII.

LISE, APOLLON.

LISE.

Vous voilà, Alexis ! vous avez déja... c'eſt le fruit que ma mere...

APOLLON.

M'a commandé...de cueillir... pour votre fête, Mademoiſelle.

LISE.

Ma fête !... Qu'avez-vous donc ?

APOLLON.

Moi ? rien.

LISE.

Non, non, vous êtes triſte, je le vois bien. Vous n'êtes pas content de votre ſort, notre maiſon vous déplaît.

APOLLON.

Plût au ciel que je ne l'euſſe jamais connue.

LISE.

Que dites-vous ?

APOLLON.

Je ne ſçais ce que je dis ; pardon, Mademoiſelle.

LISE.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Mon pere vous aime.

APOLLON.

Je le crois.

LISE.

Ma mere vous rend enfin juſtice.

APOLLON.

J'en conviens.

LISE.

Ma ſœur vous voit avec plaiſir.

APOLLON.

Et vous? ... Et vous ?

LISE.

Et moi ?... Voyons ce fruit.

APOLLON.

Tenez ...

LISE.

Alexis ! ... Comme votre main tremble !

APOLLON.

Hélas !

LISE.

Eh bien ?

APOLLON.

Mon cœur tremble encore d'avantage.

LISE.

Votre cœur ! ... (*A part.*) Et le mien ?

APOLLON.

Ah Lise ! C'eſt demain qu'on vous marie.

LISE.

Hélas ! oui.

APOLLON.

Il faut donc vaincre ma timidité, c'eſt la premiere fois que je vous parle ; ce ſera la derniere.

LISE.

La derniere ?

APOLLON.

Daignerez-vous m'entendre ?

LISE.

Ciel ! que veut-il dire ?... Parlez.

APOLLON.

Scachez donc... mais quelle eſt mon ivreſſe !.. Eſt-ce à moi, malheureux inconnu... eſt-ce à moi d'aimer, eſt-ce à moi d'aſpirer à plaire... & dans quel moment !.. c'eſt demain qu'un himen fatal m'enleve toute eſpérance ; c'eſt demain que l'heureux Marſias... non jamais... je ne puis achever... devinez... devinez ce que je n'oſe vous dire.

LISE.

Alexis !...

APOLLON.

Liſe !...

LISE.

Vous m'aimez !...

APOLLON.

Je vois que j'en ai trop dit... punissez mon audace.

LISE.

(*A part.*) Son audace !... Quelle modestie ! quelle timidité touchante !... (*Haut.*) Ah ! Alexis ! pourquoi vous ai-je connu si tard ?

APOLLON.

Ciel ! qu'ai-je entendu ? Vous ne me haïssez donc pas ?

LISE.

Moi ! vous haïr !

DUO.

LISE.

Dans mes regards, quoi ! trouvez vous
Ou de la haine, ou du courroux ?
Mon ame s'y peint toute entiere.

APOLLON.

Ah ! dans ce regard enchanteur,
Je découvre un trait de lumiere,
Qui pénetre & ravit mon cœur.

LISE.

Qu'y voyez-vous ?

APOLLON.

De la douceur.

LISE.

Et puis encor ?

APOLLON.

De la langueur.

LISE.

Et puis encor ?

APOLLON.

De la tendresse.

LISE.

Est-ce là tout ?

APOLLON.

Toute l'ivresse
Qu'inspire le plus tendre amour.
Daignerez-vous m'apprendre
Qui vous cause, en ce jour,
Un sentiment si tendre ?

LISE.

Ah ! devinez à votre tour.
(*à part*).
Ma bouche hésite,
Mon cœur palpite.

APOLLON *à part*.

Comme elle est interdite !
Son petit cœur palpite !
(*haut*).
Hé ! bien ?

LISE.

Hé ! bien ?

APOLLON.

Daignerez-vous m'apprendre

Qui vous cauſe, en ce jour,
Un ſentiment ſi tendre ?

LISE.

Ah ! devinez à votre tour.

APOLLON.

Je n'oſerois.

LISE.

Imaginez.

APOLLON.

Parlez, parlez.

LISE.

Non, devinez.

APOLLON.

Parlez, parlez, je vous en prie.

LISE.

Non, devinez, imaginez.

APOLLON.

L'erreur me coûteroit la vie.

LISE.

Pourquoi ? pourquoi ?

APOLLON.

Si... c'étoit... moi ?

LISE.

Oui, c'eſt toi-même.

APOLLON.

Bonheur ſuprême !
Heureux Ap.... Alexis !
De mon ardeur j'obtiens le prix.

LISE.

Dieux ! quel aveu tu m'as ſurpris !

APOLLON.

Cet aveu qui remplit mes vœux,
Qui me rendroit rival des Dieux ;
Liſe, trop chere Liſe,
Je ne le dois qu'à la ſurpriſe :
Vous voudriez le retenir :
Liſe, vous allez me haïr.

LISE.

Non, non, je ſens toute l'ivreſſe
Qu'inſpire le plus tendre amour.

APOLLON.

Oui, dans vos yeux, ſe peint l'ivreſſe
Qu'inſpire le plus tendre amour.

Ah, Liſe, quel moment pour moi ! Devois-je m'y attendre ? Mais, quoi, vous ſoupirez ! D'où vient cette triſteſſe ?

LISE.

Hélas ! je penſe aux obſtacles qui s'oppoſent à notre bonheur.

APOLLON.

L'Amour y pourvoira.

LISE.

Il me vient une idée ; l'Amour me la ſuggere. Mon pere n'a jamais trop aimé Marſias ; ce n'eſt que par complaiſance pour ma mere, qu'il conſent à ce mariage odieux. Si je pouvois lui parler ſeule. Il n'y a pas un moment à perdre... J'y cours.

APOLLON.

Vous me quittez ! Et quel eſt votre deſſein ?

LISE.

De m'unir, pour jamais, à ce que j'aime......
Vous y conſentez ?

APOLLON.

Si j'y conſens !...

Elle ſort.

SCÈNE IX.

APOLLON *ſeul.*

OUI, charmante mortelle..... je jure par le Styx.... Mais, doucement, ne jurons de rien ; car, voici la petite Cloé.



SCENE X.

APOLLON, CLOÉ.

CLOÉ.

ALEXIS, où eſt ma ſœur ?

APOLLON.

Je crois qu'elle eſt ſortie.

CLOÉ.

Bon ! (*à part*) Voyons s'il a de l'eſprit. (*haut*) En ce cas, je vais ſortir auſſi ; j'ai à lui parler : vous garderez la maiſon.

APOLLON.

Quoi, tout ſeul ! oh ! non, s'il vous plaît ; je ſuis trop peureux. (*Il lui prend la main*).

CLOÉ.

Comment, vous me prenez la main ! finiſſez.

APOLLON.

C'eſt que je ſuis peureux.

CLOÉ.

Vous êtes un peureux bien hardi !

APOLLON.

Oh ! je pouſſe la hardieſſe bien plus loin encore ; car, ma charmante Cloé, je t'aime à la folie, & je prétends être aimé de même.

CLOÉ.

Mais, mais, en vérité, le propos eſt leſte..... Je n'en reviens pas..... Mais, mon ami, ſçavez-vous à qui vous parlez ?

APOLLON.

A toi, ma chere petite, à toi.

CLOÉ.

A toi ! à toi ! c'eſt inconcevable ! c'eſt d'une témérité !... quand ce ſeroit un Militaire.

APOLLON.

Mille pardons, Mademoiſelle, je vois que je me ſuis oublié, je ſens à préſent la diſtance immenſe qu'il y a de vous à moi... Votre rang exige mon reſpect..... Mais, ma chere enfant, ta jolie petite mine m'inſpire de l'amour.... ainſi.... choiſis.... ou bien choiſiſſez.

CLOÉ.

Il eſt bien inſolent, mais il eſt bien aimable... Je ne demande pas abſolument qu'on me reſpecte.

APOLLON.

Il faut donc bien ſouffrir que l'on t'aime.

CLOÉ.

Ah ! vous avez couru le monde ?

APOLLON.

Oui, j'en ai fait le tour plus d'une fois.

CLOÉ.

Et vous en avez conté à bien d'autres?

APOLLON.

J'en conviens. Juſqu'ici j'ai goûté les plaiſirs de l'inconſtance. Les Graces, l'Eſprit & la Beauté m'ont ſéduit tour-à-tour. Je les trouve enfin réunis, & je ceſſe d'être volage.

CLOÉ, *à part.*

Pan ne m'a jamais parlé comme cela; mais n'importe, point de foibleſſe. (*Haut.*) Vous m'aimez donc?... là... tout de bon?

APOLLON.

En peux-tu douter?

CLOÉ.

Non, non; vous vous exprimez aſſez clairement. Allons, je veux bien ſouffrir que l'on m'aime, que l'on m'adore.

APOLLON.

Tu es charmante!

CLOÉ.

Mais c'eſt à une condition.

APOLLON

J'y ſouſcris d'avance. Eh bien?

CLOÉ.

Eh bien? c'eſt... c'eſt que vous n'attendrez pas de moi le moindre retour.

APOLLON.

Quoi, ſérieuſement?

CLOÉ.

Oh! très-ſérieuſement.

APOLLON.

O ciel!

CLOÉ, *à part.*

Le voilà pétrifié.

DUO.

APOLLON.

Ce cœur peut-il être inflexible?

CLOÉ.

Inflexible!

APOLLON.

Non, non, il eſt tendre, & ſenſible
Aux vœux d'une douce amitié.

CLOÉ,

Oui, votre ſort me fait pitié;
Je plains les maux qu'Amour vous cauſe,
Mais je ne puis rien autre choſe.

APOLLON.

Ingrate, mon martire
Ne peut vous émouvoir.

CLOÉ.

Votre martire
Me fait rire.

APOLLON.

Dans mon déſeſpoir,
Je vais, puiſque c'eſt votre envie...

CLOÉ.

Quoi?... du déſeſpoir!
Où voulez-vous aller? (*bas.*)
Je ſuis toute ſaiſie.

APOLLON.

Je vais... me consoler.

CLOÉ.

Vous consoler ?

APOLLON.

Me consoler.

(*à part.*)

La petite a beau feindre,
Son cœur est agité.

CLOÉ.

Je dois vous plaindre.
Dieux ! quelle extrêmité !

APOLLON.

De votre prétendu si j'avois la finesse,
Le goût & la délicatesse,
Je prendrois un ton plus galant ;
Je vous dirois légèrement :

(*Il contrefait Pan.*)

« On veut vous faire du plaisir,
» Belle, laissez-vous attendrir. «

CLOÉ, *à part.*

C'est Pan lui même.
Voilà son air & ses accens ;
En vérité, je sens
Que je l'aime.
Il est plaisant,
Il est charmant.

APOLLON.

Ou si de votre sœur vous étiez la rivale,
En Berger doucereux,
Je peindrois à vos yeux
Mon ardeur sans égale.

(Il contrefait Marſias ſur un air d'Opera.)

« Non, non, votre injuſte rigueur
» Ne pourra point changer mon cœur «.

CLOÉ.

C'eſt Marſias lui-même ;
Voilà ſon air & ſes accens.
Ah! c'en eſt fait, je ſens...
Je ſens bien que je l'aime.

APOLLON.

Enfin, pour mériter ton choix,
Parle, qui veux-tu que je ſois?

CLOÉ.

Alexis... ſois toujours.. toi-même.

APOLLON.

Tu m'aimes donc un peu?

CLOÉ.

Dois-je en faire l'aveu?

APOLLON.

Tu m'aimes donc un peu?

CLOÉ.

Oui, je t'en fais l'aveu.

APOLLON ET CLOÉ.

Bonheur ſuprême!
Et quoi! tu m'aime?
Doux moment, qui comble tous mes vœux!
Doux moment qui va nous rendre heureux!

(Apollon veut embraſſer Cloé ; elle ſe défend.)

APOLLON.

La charmante fille! oh! tu as beau t'en défendre ; il faut abſolument...

CLOÉ.

Finiſſez donc. Voici ma mere qui vient, ſauvez-vous.

APOLLON.

Ces meres arrivent toujours bien mal à propos !...

(*Il ſe ſauve.*)

SCÈNE XI.

CLOÉ, *ſeule.*

LE joli garçon ! qu'il eſt aimable ! c'eſt-là l'époux qui me conviendroit. Mais comment me défaire de ce vilain Bucheron ?



SCÈNE XII.

CLOÉ, MOPSA.

MOPSA, *à part.*

AH, si je pouvois me démarier ! Quel homme, il veut se mêler de tout, même des plus petits détails du ménage. Moi, qui sais le goût de Monsieur le Bailli comme personne : il veut me donner des ordres pour le souper ! Quelle peste qu'un mari !

CLOÉ.

En vérité, Maman, vous êtes bien à plaindre !

MOPSA.

A ton tour, ma Fille, à ton tour ; demain tu le seras autant que moi.

CLOÉ.

Hélas ! oui, si vous m'abandonnez.

MOPSA.

Moi, t'abandonner ! Tu l'as voulu, tu es entichée de ce Bucheron.

CLOÉ.

Ah, si vous connoissiez mon cœur !

MOPSA.

Après ?

CLOÉ.

Je n'ai fait qu'obéir à mon Pere ; mais si j'avois un appui....

MOPSA.

Que ferois-tu ?

CLOÉ.

Je crois que j'aurois la force de lui désobéir.

MOPSA.

Bien vrai?

CLOÉ.

Oui, je vous assûre.

MOPSA.

Embrasse-moi, ma chere enfant.

(*à part.*)

Que je vais faire enrager mon mari !

(*haut.*)

Tu ne l'aimes donc pas, ton Prétendu?

CLOÉ.

Et non vraiment, je ne saurois le souffrir.

MOPSA.

Elle est charmante !.... & tu me promets de désobéir?

CLOÉ.

Oui, Maman ; si vous me secondez.

MOPSA.

Oh ! tu peux compter ſur moi ... & tu te ſens le courage de voir marier ta ſœur, & de reſter fille ?

CLOÉ.

Ah, Maman, ce n'eſt pas tout-à-fait cela.

MOPSA.

Ah friponne, tu as donc quelqu'autre inclination ?

CLOÉ.

Oui, Maman.

MOPSA.

La pauvre enfant! Quelque joli garçon, ſans doute?

CLOÉ.

Oh! je vous en réponds.

MOPSA.

Et ſon nom ?

CLOÉ.

Je crains que vous ne me blâmiez.

MOPSA.

Ne crains rien. Pourvu que le Bucheron ſoit renvoyé, n'importe qui.... Eh bien? il s'appelle....

CLOÉ.

Il s'appelle .... Alexis.

MOPSA.

Alexis !... Mais tu ne le connois que depuis ce matin !

CLOÉ.

C'eſt vrai, maman ; je ne ſais pas trop comment

cela s'eſt fait.... Nous nous ſommes vus, & voilà tout d'un coup que ce pauvre garçon eſt devenu amoureux de moi.

MOPSA.

Et toi?

CLOÉ.

Et moi de même. C'eſt qu'il eſt ſi joli, ſi drôle, ſi gai!... Ah, maman, il eſt ſéduiſant.

MOPSA.

J'en conviens: mais comment ferons-nous pour gagner Monſieur le Bailli? car il eſt bien engoué de ce Pan.

CLOÉ.

Maman, monſieur le Bailli n'eſt engoué que de la muſique; & s'il entendoit chanter mon amant!...

MOPSA.

Tu as raiſon, je ne trouve à ton Alexis qu'un ſeul défaut.

CLOÉ.

Un défaut!

MOPSA.

Celui de plaire à mon mari.

CLOÉ.

Hélas! maman, c'eſt un malheur; mais ce pauvre garçon doit plaire à tout le monde.

MOPSA.

Enfin il expulſera ce butor de Pan, ce favori de mon digne époux. Voilà tout ce que je demande.

DUO.

MOPSA.

Pour une femme qu'il eſt doux
De faire enrager ſon époux !

CLOÉ.

Pour une fille qu'il eſt doux,
Quand l'Amour lui donne un époux !

MOPSA.

Mais voici ton Pere,
Chut.... il faut ſe taire,
Et me laiſſer faire.



SCÈNE XIII.

CLOÉ, MOPSA, PALEMON, LISE.

PALEMON.

Ah, quel plaisir pour un époux
De braver sa femme en courroux!

LISE.

Pour une fille qu'il est doux,
Quand l'Amour lui donne un époux!

PALEMON.

Mais voilà ta mere,
Chut, il faut se taire,
Et me laisser faire.
Ah, vous voilà, toutes les deux!
Tout va-t-il au gré de vos voeux?

MOPSA.

Et mais... nous l'esperons de même;
Et vous, au gré de vos desirs,
Nous préparez-vous des plaisirs?

PALEMON.

Et mais nous l'espérons de même.



SCENE XIV.

CLOÉ, MOPSA, PALEMON, LISE, PAN.

PAN, *arrivant gaiment & faisant son compliment à Palemon & à Cloé.*

EN ces lieux je vois réunis
Les objets chers à ma tendresse.
Vous dont je vais être le fils;
Et vous, ma charmante maîtresse;
Et nargue des soucis.
A ma Bergere
J'ai l'art de plaire.
Du reste je m'en ris.

MOPSA.

Doucement, doucement.
Un peu moins d'empressement,
Porte ailleurs ton hommage.
Ma fille n'est plus pour toi.

PAN.

Quel est donc ce langage ?

MOPSA.

Ma fille n'est plus pour toi.

PAN.

N'eſt plus pour moi ?

MOPSA.

Allons, Cloé, courage.

PAN.

Quel eſt donc ce langage?

CLOÉ.

Eh bien ?.. eh bien ?...

MOPSA.

Courage.

CLOÉ.

Je vous rends votre foi.

PAN.

Ah, jarnigoi, j'enrage.
Beau-Pere, parlez donc.

PALEMON.

Comment, petite folle,
Refuſer ce garçon,
Quand il a ma parole!
Et pour quelle raiſon ?

CLOÉ.

Hélas, mon Pere,
Comment faire ?
Tenez, ſi j'épouſe Pan,
Je fais le malheur de Maman.

PAN & PALEMON.

Il faut obéir à ſon Pere.

MOPSA & CLOÉ.

Il faut obéir à ſa Mere.

PALEMON, MOPSA & CLOÉ.

Il faut ſe rendre à la raiſon.

PAN.

Morgué ! vous n'avez pas raiſon.



SCENE XV.

CLOÉ, MOPSA, PALEMON, LISE, PAN, MARSIAS.

MARSIAS *arrivant en chantant ſur* un ton d'Opéra.

Hôtes charmans de ces boccages,
Redoublez vos tendres ramages :
Pour chanter la beauté
Dont je ſuis enchanté.

PALEMON.

Doucement, doucement,
Un peu moins d'empreſſement.
Porte ailleurs ton hommage,
Ma fille n'eſt plus pour toi.

MARSIAS.

Quel eſt donc ce langage ?

PALEMON.

Ma fille n'eſt plus pour toi.

MARSIAS.

Elle n'eſt plus pour moi ?

PALEMON.

Ma fille, allons, courage.

MARSIAS.

Quel eſt donc ce langage ?

LISE.

Eh bien ? .. eh bien ? ..

PALEMON.

Courage.

LISE.

Je vous rends votre foi.

MARSIAS.

Ah, grands dieux ! quel dommage !
Maman, mais parlez donc.

MOPSA.

Quel eſt donc ce myſtère ?
Que veut dire ceci ?
C'eſt que de votre pere
Vous prenez le parti.

PALEMON & LISE.

Il faut obéir à ſon pere.

MOPSA & MARSIAS.

Il faut obéir à ſa mere.

MOPSA.

On eſt d'accord pour m'outrager ;
Mais je ſaurai bien m'en venger.

LISE & CLOÉ.

Alexis ſaura vous venger.

PAN & MARSIAS.

Le Bailli ſaura vous venger.

PALEMON.

Et moi je ſaurai me venger.

(*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, *seul.*

ME voilà dans les grandes aventures. Ces petites Payſannes ont été plus loin que je ne le croyois. Prendre un pere & une mere pour confidens ! quelle étourderie !... ces choſes-là ne ſe voient qu'au village... Heureuſement la diſcorde qui regne entre le mari & la femme, les empêchera d'en venir à une explication... Mais ſi les deux filles s'aviſoient de ſe faire une confidence mutuelle... & puis Midas, ce Bailli dont il faut encore obtenir le ſuffrage... Oh ! je l'obtiendrai ; il aime la Muſique, & ſans vanité. .. Mais, encore un coup, il en faudra toujours venir à l'explication. Ces doubles intrigues ſont d'une difficulté pour le dénouement... Le dénouement !... Mais n'en ſerai-je pas tou-

jours le maître? Au pis-aller, avec un rien... un prodige, je me tirerai toujours d'affaire... Mais je vois venir mes deux rivaux, &... ah! quelle figure! c'eſt ſûrement le vénérable Midas... Allons préparer nos Belles à le recevoir.

(*Il ſort.*)

SCÈNE II.

MIDAS, PAN, MARSIAS.

TRIO.

MIDAS.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

PAN ET MARSIAS.

Nous vous diſons la vérité.

MIDAS.

Mépriſer mon autorité,
Compromettre ma dignité!
Non, cela n'eſt pas poſſible.

PAN ET MARSIAS.

Nous vous diſons la vérité.

PAN.

Notre hymen étoit arrêté.

MIDAS.

C'eſt moi qui l'avois projetté,
Et je tiens la choſe infaillible.

MARSIAS.

Chacun de nous eſt ſupplanté.

MIDAS.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

PAN ET MARSIAS.

Nous vous diſons la vérité.

MIDAS.

La vérité !... la vérité !
D'honneur le tour ſeroit riſible.

PAN ET MARSIAS.

Rien n'eſt plus ſûr & moins riſible.

MIDAS.

Ah ! ah ! le tour ſeroit riſible.
Mais je ne vous crois pas.

MARSIAS.

Pour un cœur trop ſenſible,
Quelle douleur ! hélas ! hélas !

PAN.

Je ne m'en tiens pas-là,
Jarni, jarni, ce bras,
Ce bras me vengera. *Fin.*

MIDAS.

L'un ſe lamente, l'autre jure.

(*A Marsias.*)
Remettez-vous,
(*A Pan.*)
Point de courroux.
C'est à moi qu'on feroit injure,
Mais croyez-vous que je l'endure?
Comment je forme un quatuor
Dont toutes les parties
Sont assorties,
Parfaitement unies,
Et l'on veut le rendre discord.
Ne croyez pas que je l'endure.
C'est à moi qu'on feroit l'injure.
Mais je ne le crois pas,
Non, cela n'est pas possible, &c. *Jusqu'au mot Fin.*

PAN.

Et palsangué, Monsieur le Bailli, si vous ne voulez pas nous croire, vous les croirez peut-être. Tenez, les voici.



SCÈNE III.

MIDAS, PAN, MARSIAS, LISE, PALEMON, CLOÉ, MOPSA.

MIDAS.

AH, approchez, approchez. Eſt-il bien vrai, Palémon, qu'au mépris de mon autorité, vous prétendez marier vos filles, ſans mon conſentement? briſer des nœuds formés par la ſympathie, la mélodie, l'harmonie!... là... là... & vous Mopſa, vous, ingrate, pour qui jadis... mais ne parlons plus de ça, eſt-il poſſible, que vous vouliez rompre l'accord le plus parfait, par la diſſonnance la plus... la plus...

PALEMON.

Monſieur le Bailli, daignez m'entendre.

MOPSA.

Monſieur le Bailli, écoutez-moi.

PALEMON ET MOPSA.

Vous ſaurez, ſauf votre reſpect, que j'ai trouvé pour ma fille un parti...

MIDAS.

Ah! quel tapage! & vous ſavez que j'ai les oreilles ſi délicates, parlez... un à la fois... point de Duo, je vous en ſupplie.

MOPSA.

Vous ſaurez donc...

PALEMON.

Ma femme, ma femme, vous feriez mieux de vous mêler de votre ménage.

MOPSA.

Et vous, de votre labourage.

PALEMON.

C'eſt aux peres à diſpoſer de leurs enfans.

MOPSA.

Oui, des garçons. Mais c'eſt aux meres à marier les filles.

PALEMON.

Des garçons, des garçons! & je n'en ai jamais eu.

MOPSA.

Ce n'eſt pas ma faute.

MIDAS.

Oh! pour cela j'en répondrois, mais venons au fait.

MOPSA.

Eh bien, apprenez donc que j'ai trouvé un gendre cent fois préférable à ce vilain Bucheron.

PALEMON.

Sachez que j'ai trouvé un garçon qui me convient mille fois mieux que ce ſot Berger.

PAN.

Bon, nous avons chacun notre paquet.

MARSIAS.

Hélas! oui.

MOPSA.

Le mien chante à ravir.

MIDAS.

En vérité?

PALEMON.

Le mien de même, vous en ſerez étonné.

MIDAS.

Voyez-vous?

LISE, *à part.*

Qu'ai-je entendu? Alexis ſeroit-il volage?

CLOÉ, *à part*

Comment donc, ma ſœur ſeroit-elle ma rivale?

MIDAS.

(*A Mopſa.*) Et ce chant qui vous a tant ſéduite, peut-on vous demander de quel genre il eſt?

CLOÉ.

Le chant le plus vif, le plus gai, le plus plaiſant.

MIDAS.

C'eſt-à-dire le genre de Pan.

LISE, *à part.*

Ah! je reſpire. Ce n'eſt pas mon Amant.

MIDAS, *à Palémon.*

Et le vôtre?

LISE.

Le chant le plus doux, le plus tendre, le plus touchant.

MIDAS.

Pathétique, Mademoiſelle, pathétique. C'eſt l'expreſſion muſicale. Enfin c'eſt le genre de Marſias.

CLOÉ, *à part.*

Me voilà raſſurée. Ce n'eſt pas mon étourdi.

MOPSA.

Il va venir, vous l'entendrez & vous prononcerez.

MIDAS.

Bon.

PALEMON.

Il va paroître, il chantera devant vous, & votre choix décidera le mien.

MIDAS.

A merveille.

PAN ET MARSIAS.

Eh bien! Monſieur le Bailli, avions-nous tort?

MIDAS.

Un moment, un moment. Un chanteur pathétique, un chanteur plaiſant; ſelon vous, s'entend?.. En vérité

c'eſt trop riſible, ce n'eſt que de nos jours qu'on voit ces choſes-là. Des gens qui ne ſavent pas la gamme, & qui veulent avoir un avis. Mais c'eſt à mourir de rire au moins. Enfin vos deux nouveaux protégés, dites-vous, vont venir. Ils entreront en lice avec ces Meſſieurs. Et les deux Belles feront les prix des vainqueurs. Allons, qu'on ſe prépare au Combat.

MARSIAS.

Au combat, Monſieur le Bailli?

MIDAS.

Combat de chant, s'entend; un aſſaut de talent.

MARSIAS.

A la bonne heure.

MIDAS.

Je me flatte que vous vous en raporterez tous à ma déciſion.

TOUS.

Oh! très-volontiers.

PAN.

Je brûle de commencer. Ma victoire eſt certaine

MARSIAS.

Je ſens auſſi renaître mon courage.

MIDAS.

Voici ſûrement un de vos rivaux.



SCENE IV.

Les mêmes, APOLLON.

LISE, *à Palémon.*

Le voilà, mon pere.

CLOÉ, *à Mopſa.*

Maman, le voilà.

APOLLON.

C'eſt Monſieur le Bailli que j'ai l'honneur de ſaluer.

MIDAS.

Préciſément. Vous êtes ſans doute?...

APOLLON.

Celui dont on vient de vous parler. Je ſuis Chanteur, Muſicien, & ſur-tout très-amoureux.

MIDAS.

Monſieur le Chanteur très-amoureux, je vous plains. Vous avez à faire à forte partie. Vous êtes en effet bien téméraire d'oſer tenter une entrepriſe, auſſi...

APOLLON.

Si je ſuis un téméraire, ce ſera à vous à m'en punir.

MIDAS.

Et l'autre prétendant, où eſt-il?

PALEMON.

Oh ? l'autre viendra.

MOPSA.

Quand il pourra.

MIDAS.

Holà! mon pupitre.

PALEMON, *à Pan.*

C'eſt le rival de Marſias.

PAN.

Bon.

MOPSA, *à Marſias.*

C'eſt le rival de Pan.

MARSIAS.

Tant mieux.

(*On apporte le pupitre de Midas.*)

MIDAS.

Pan, & Marſias, mettez-vous là. (*A Apollon.*) Et vous là. Vous êtes à préſent dans l'arêne, enviſagez ces deux champions. Voilà le pathétique & voilà le badin, auquel des deux donnez vous le défi?

APOLLON.

A tous deux.

TOUS.

A tous deux!

MIDAS.

Parbleu ! voilà un drôle bien téméraire ! Enfin, à laquelle de ces deux Belles, Monſieur prétend-il ?

APOLLON.

A celle que j'aurai méritée.

MIDAS.

Et l'autre ſera ? . .

APOLLON.

A celui qui m'aura vaincu.

PALEMON, *à Liſe.*

C'eſt une ruſe qu'il tend à ta mere.

MOPSA, *à Cloé.*

C'eſt pour mieux tromper ton pere.

MIDAS.

Or çà, en attendant que l'autre prétendant arrive, expédions toujours celui-ci. Allons, commencez . . . A vous qui ne doutez de rien, à vous.

APOLLON.

Volontiers. Monſieur le Bailli connoît ſans doute la mythologie.

MIDAS.

Apparemment.

APOLLON.

Vous ſçavez donc que Daphné , pour éviter la pourſuite du plus amoureux des Dieux, fut tranformée en laurier. C'eſt à ce même laurier que cet amant infortuné adreſſe ces paroles... c'eſt Apollon qui parle.

ARIETTE.

Du deſtin qui t'opprime,
Malheureuſe victime,
Daphné, je te perds pour jamais;
Je ne verrai plus tes attraits.
Entends ma voix, toi que j'adore,
Toi, que mon cœur chérit encore,
Vois mes larmes, mon déſeſpoir.
Cruel objet de ma tendreſſe,
Ah ! ſous l'écorce qui te preſſe,
Mon cœur te ſent & croit te voir.

Du deſtin, &c.

MIDAS.

Petite Muſique, chantée ſans goût...

LISE.

Sans goût, Monſieur le Bailli. Ah ! ciel... Alexis, je vois que nous ſommes perdus.

APOLLON.

Ne craignez rien.

MIDAS.

Point de ports de voix, point de cadences, là... de ces cadences perlées... (*Il en essaye.*) La cadence est la véritable pierre de touche du chant.

MOPSA.

Qu'en dis-tu, ma fille ?

CLOÉ.

Qu'il a chanté à ravir, & que ce n'est pas pour moi.

MIDAS, *à Apollon.*

Est ce le pathétique qui est votre fort?

APOLLON.

J'ai quelquefois réussi dans le genre comique. Permettez-vous ?

MIDAS.

Oh ! doucement, doucement. On vous entendra à votre tour. Prenez un peu de repos, mon cher ; vous en avez besoin. (*A Pan & Marsias.*) A vous mes enfans. Allons, quelque chose de bien caractérisé, dans votre genre à tous les deux. Là... quelque chose qui me dédommage, qui me...

PAN.

Quand vous voudrez, Monsieur le Bailli. Allons, Marsias, à toi.

DUO.

MARSIAS.

Amans qui vous plaignez
Des rigueurs d'une Belle,
Non, vos tourmens n'égalent pas les miens.
Vous pouvez briser vos liens;
Ou, si l'espoir vous retient auprès d'elle,
Ce doux espoir, dans vos malheurs,
Vous fait trouver quelques douceurs.

PAN.

Fragmens de Vaudevilles.

AIR : *O réguingué.*

Céphise avoit bien des appas...
Céphise ne l'ignoroit pas,
O reguingué, ô! lon, lan, là;
Mais il n' suffit pas d'être belle,
Il faut encore être fidelle.

AIR : *Belle diguedon.*

Vous préparez votre peine,
Belle diguedon, diguedon, dondaine;
Mais bien-tôt vous changerez de ton,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon;
Sans pouvoir briser votre chaîne,
Belle diguedon, diguedon, dondaine.

MIDAS.

Bravò, bravò. Ah! quel goût! quelle volupté! Viens, mon cher Pan, que je t'embrasse. Va, petit badin, tu ne verras jamais ton pareil. Et toi, tendre Marsias, viens dans mes bras... tu viens de te surpasser.

Quelle voix ! Quelle prononciation ! comme il phraſe ſes difficultés ! Ah ! mon ami... tu es le Dieu du chant.

APOLLON, *à part.*

Ah ! le ſot !

MIDAS.

Tu me rappelles le tems de ma jeuneſſe : quand j'habitois la Capitale, j'étois un pilier du Spectacle lyrique, j'y donnois le ton. On ſe demandoit, où eſt-il ? Où eſt le petit Midas ? J'étois alors clerc de Procureur. Ah ! comme je fredonnois les airs, pendant qu'on les chantoit ſur le Théâtre, & comme je battois la meſure avec ma canne.

APOLLON.

Cela devoit faire un accompagnement charmant, & fort doux pour les voiſins.

PALEMON.

Mais, Monſieur le Bailli, ſongez que notre beſogne n'eſt pas encore achevée.

MIDAS.

Oui, oui. Nous n'avons pas un inſtant à perdre. Eh bien, l'ami, vous ſentez-vous toujours diſpoſé ?

APOLLON.

Oui, Monſieur le Bailli, & je me flatte...

MIDAS.

Vous avez beau vous flatter. Que voulez-vous faire après ces gens-là ?

APOLLON.

APOLLON.

Chanter.

MIDAS.

Chantez donc. Mais, en vérité, c'eſt d'une témérité.... allez, allez.

APOLLON.

Je vous aſſure d'avance que vous trouverez ce morceau-là très-piquant,

MIDAS.

Oui-dà ! Eſt-ce encore Apollon qui parle ?

APOLLON.

C'eſt moi.

ARIETTE.

Au roſſignol, dans un boccage,
Certain coucou,
Certain hibou,
Diſputoient le prix du ramage.
D'un baudet pour juge on fit choix,
Grand connoiſſeur en belles voix,
Qui, pour juger avec prudence,
Voulut les entendre tous trois.
Le jour pris, le hibou commence,
Enſuite le coucou s'avance,
De leurs cris le juge enchanté,
Frappant du pied, dreſſant l'oreille,
A chaque ſon, crioit, *Bravo, c'eſt à merveille !*
Quel goût & quelle volupté !
Le Roſſignol, à ſon tour, ſe préſente,
Il chante
Et ſon ramage eſt à peine écouté.

MOPSA, *à Cloé.*

Tu reconnois-là ton amant ?

CLOÉ.

Oui, & ſon juge & ſes rivaux. J'ai bien peur....

MIDAS.

Silence.

LISE.

Il va juger, ah ! je tremble.

CLOÉ.

Ah ! comme le cœur me bat.

MIDAS.

Air *en chant françois.*

Nous, Midas, Bailli de ces lieux.
Fidèle partiſan du goût de nos ayeux,
Et juge compétent d'un débat d'importance,
Du fait ayant pris connoiſſance,
A Marſias, à Pan, adjugeons en ce jour
Le prix du chant & de l'amour:
Ordonnons que ce téméraire,
Qui vient mettre en crédit d'inſipides chanſons.
Déſormais réduit à ſe taire,
S'en retourne au-delà des Monts.

On entend le bruit de l'âne, des oreilles ſortent de la tête de Midas, & Apollon ſe découvre ; pendant ce tems le Théâtre change & repréſente une riviere bordée par des roſeaux ; le Mont-Parnaſſe eſt dans l'éloignement).

CHŒUR.

Eſt-ce un preſtige ?
Eſt-ce un prodige ?
Quel changement !

Reconnoiſſez / Je reconnois } un Dieu qui venge le talent.

C'eſt Apollon lui-même ;
De ſa gloire ſuprême
Il deſcend juſqu'à nous.

Et vous avez / Et nous avons } méritez ſon couroux.

A ſa puiſſance,
A ſa vengeance,

Reconnoiſſez / Reconnoiſſons } un Dieu qui venge le talent.



SCENE V & *derniere.*

Les Acteurs précédens, MERCURE.

MERCURE, *à Apollon.*

AMI, je viens t'apprendre que ton exil eſt fini. Jupiter te rappelle. Minerve & Vénus ont obtenu ta grace, & toutes nos Divinités t'attendent à la Cour Céleſte.

APOLLON, *l'embraſſant.*

L'ami Mercure n'apporte jamais que des nouvelles agréables.

MERCURE.

J'ai voulu m'informer un peu de ta conduite, & j'ai été le témoin inviſible de ta derniere ſcène. Mais dis-moi, ſi cet imbécile t'avoit rendu juſtice, quel choix aurois-tu fait ?

APOLLON, *prenant Liſe & Cloé par la main.*

Celui-ci.

MERCURE.

A ce trait généreux, je reconnois un Dieu.

APOLLON.

Jeunes beautés, vous qui m'avez conſolé dans

ma disgrace, venez partager mon bonheur. Apollon doit reconnoître les bontés que vous avez eues pour Alexis. Sur ce double mont, un doux asyle vous attend, sept Nymphes seront vos fidelles compagnes; Vous m'y verrez souvent présider à vos plaisirs, ces plaisirs seront pûrs comme vous, la jalousie ne les troublera jamais, car ce séjour est celui des vrais talens.

PALEMON.

Quoi! Seigneur, vous nous enlevez nos enfans?

APOLLON.

Non, mes bonnes-gens, ne craignez rien; je vous donne une demeure dans la plaine, où vos filles descendront souvent pour vous voir. Vous tiendrez un hospice pour ceux qui n'auront pas la force de gravir la montagne; & croyez-moi, vous aurez nombreuse compagnie. Partons.

MIDAS.

Seigneur Apollon, de grace.... Seigneur Mercure, vous qui êtes si serviable, priez sa Divinité de me rendre tel que j'étois.

APOLLON.

Ta priere est inutile, le mauvais goût à besoin d'un exemple, & je ne pouvois le mieux choisir.

CHŒUR.

PALEMON, MOPSA, LISE ET CLOÉ.

Au Dieu des Arts offrons nos vœux;
Par ſa préſence,
Par ſa puiſſance,
Il promet de nous rendre heureux.
Par nos reſpects & notre hommage,
Méritons l'avantage
De le fixer ſans ceſſe dans ces lieux.

PAN ET MIDAS.

Jour de douleur & de regrets!
Quoi! pour jamais,
Votre vengeance,
Va nous pourſuivre déſormais;
Que le remord vous ſatisfaſſe
De notre audace,
Accordez-nous, par grace,
Le pardon.

LISE ET CLOÉ *en DUO.*

Faut-il s'étonner ſi notre cœur
S'eſt rendu ſans ſe défendre?
Faut-il s'étonner; non, non, ma ſœur,
Un Dieu s'en rendoit vainqueur.
L'aimable Alexis,
D'un air ſi ſoumis,
Peignoit à mes yeux
Ses tendres feux.
On veut réſiſter,
Le rebuter;
Mais il ſait ſi bien s'y prendre,
Qu'enfin il faut bien céder,

APOLLON, *s'adressant au Public.*

De nos talens le seul arbitre est dans ces lieux.

TOUS.

C'est sa présence,
Son indulgence,
Qui peut seule nous rendre heureux;
Par nos efforts & notre hommage,
Méritons l'avantage
De les fixer sans cesse dans ces lieux.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, le *Jugement de Midas*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empécher la représentation ni l'impression. A Paris, le 27 Mai 1778.

SUART.

Vû l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 17 Juin 1778. LE NOIR.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1778.